**DANIEL-PAUL SCHREBER**

**UNE ÉTUDE DE CAS CLINIQUE**

LE PRÉSIDENT DANIEL PAUL SCHREBER : UN CAS DE PARANOÏA?1

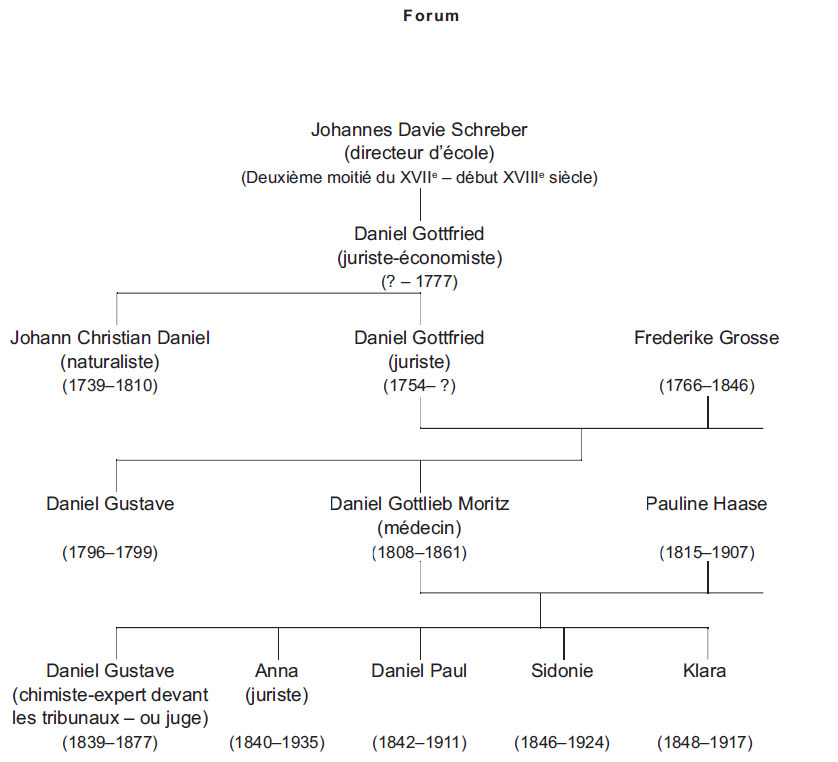
Les *Mémoires d’un névropathe*2 de Daniel Paul Schreber ont été publiées en 1903. Témoignage d’une expérience psychotique où l’auteur expose son délire qui consiste à être transformé en femme par des puissances divines pour engendrer une nouvelle humanité, ce cas attira l’attention de Freud d’abord qui en publia une étude en 1911 : *Remarques psychanalytiques sur l’autobiographie d’un cas de paranoïa (Dementia paranoïdes) : le président Schreber*. Lacan en traita largement à la fois dans son séminaire sur les psychoses (1955-56) ainsi que dans un texte repris dans ses *Écrits*, intitulé « D’une question pré­liminaire à tout traitement possible de la psychose ». L’œuvre de Schreber inspira de nombreux psy­chanalystes et demeure un témoignage sensible et très élaboré d’une expérience psychotique qui n’a pas pu être altérée par les traitements limités de l’époque et dont l’importance pour la compréhension et le traitement de la psychose demeure indéniable. Nous avons retenu principalement de ces *Mémoires d’un névropathe* quelques grands axes autour desquels s’organise la construction de son délire. On ne saurait trop recommander à l’étudiant dont l’intérêt pour le cas aura dépassé le cadre d’un simple travail d’évaluation de consulter le travail de référence duquel nous tirons ces quelques lignes puisque tout savoir rigoureux sur la psychose ne peut se construire en dehors d’une écoute de celui qui vit cette expérience psychotique au plus profond de son âme.

**1. Histoire familiale**

Daniel Paul Schreber est le troisième d’une famille de cinq enfants et le deuxième garçon. Il est issu d’une famille et d’une parenté composées de juristes, de médecins et de réformateurs sur plusieurs générations. Dans sa généalogie, sur trois générations, nous constatons que l’aîné des deux garçons ne transmet pas le patronyme et qu’il revient toujours au second et dernier ﬁls d’assurer la transmission du nom. Le frère aîné du grand-père paternel de Schreber, Johann Christian Daniel Schreber, meurt célibataire et sans descendance à l’âge de 71 ans. Il revient donc à Daniel Gottfried Schreber, juriste et grand-père pater­nel de Daniel Paul de transmettre le nom. Le ﬁls aîné de ce dernier, Daniel Gustave, frère du père de Schreber, Daniel Gottlieb Moritz, meurt à 3 ans. À la génération de Daniel Paul Schreber, son frère aîné, Daniel Gustave, se suicide à 38 ans le 8 mai 1877. Daniel Paul est âgé d’environ 35 ans. Son frère aîné, juge à Bautzen selon certaines sources, chimiste expert auprès des tribunaux selon d’autres, souffrait de « psychose évolutive ». Daniel Paul Schreber se retrouve alors en situation d’assurer seul la transmission du nom Schreber pour la lignée.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

1. Le texte du cas a été rédigé par Denis Morin, Michelle Saint-Pierre et Hubert Wallot, sous la direction de Hubert Wallot qui, par ailleurs, a rédigé seul l’entièreté des notes de bas de page.
2. Le traducteur français récent aurait préféré ce titre : « Geste mémorable d’un grand malade des nerfs », qui correspondrait mieux au titre allemand. (Voir Daniel Paul Schreber, *Mémoires d’un névropathe*, traduit pas Paul Duquenne et Nicole Sels, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 5.) Il convient de mentionner que Schreber n’avait pas en tête de le publier, la pensée lui en vint en cours de travail quoiqu’il reconnut certains obstacles à la publication, notamment le souci de ménager certaines personnes en vie, dont ses proches. Il commence ses mémoires en 1900 alors que sa psychose est en rémission partielle mais qu’il demeure interné. La raison qu’il donne est la suivante : « J’ai pris la décision de solliciter pour un proche avenir ma libération de l’asile aﬁn de pouvoir à nouveau vivre parmi des gens d’une certaine culture et en communauté de ménage avec ma femme; c’est pourquoi il me faut donner à ceux qui formeront alors mon entourage une notion approximative de mes idées religieuses, aﬁn qu’ils aient au moins un aperçu de la nécessité qui impose à ma conduite ces multiples et apparentes bizarreries, faute pour eux de pouvoir les saisir complètement ». Il est à noter que, dans sa profession de juriste, profession exercée également par plusieurs membres sa famille, il y a une tradition d’écriture, et que son père médecin avait publié plusieurs livres. Le nom Schreber origine lui-même étymologiquement, par condensation, du mot schreiber, qui veut dire scribe. Schreber ajoutera à son manuscrit une première série de compléments de 1900 à 1901 puis une deuxième série en 1902 : durant ces rédactions complémentaires, il est autorisé à quitter l’établissement de santé où il était conﬁné.



Selon certaines sources, le père de Schreber est décrit comme « un père à la fois d’une sévérité qui ne souffre aucune indulgence et d’une bienveillance prête à tous les sacriﬁces. La croyance des enfants à la véracité inébranlable de leur père leur fait accepter leur obéissance comme une évidence, et chacun de ses ordres, même le moindre, est rempli avec la conscience la plus scrupuleuse. Tout mensonge, même le mensonge social courant, est sévèrement puni » (*Scilicet*, 1973, p. 298). Médecin célèbre, il fait la promotion de la gymnastique en plein air, des terrains de jeux pour enfants et du mouvement pour les jardins ouvriers. Il prend la charge d’une clinique orthopédique et abandonne les méthodes thérapeu­tiques traditionnelles pour les remplacer par ses méthodes à lui où le massage et le soleil jouent un rôle essentiel. Il publie de nombreux ouvrages sur l’éducation sanitaire par la gymnastique, dont deux livres *La Gymnastique du point de vue médical présentée [...] comme une affaire d’État* (1843) et *La Gymnastique médicale de chambre* (1855)3. Le thème central de ses ouvrages apparaît l’atteinte de l’harmonie entre le corps et l’esprit d’un individu en correspondance avec son peuple et son pays, atteinte de l’harmonie qui passe par l’éducation. Il écrit à ce sujet : « De la main de la nature l’homme passe dans le monde, à l’état brut, non développé, mais richement doué de germes de développement, c’est-à-dire avec des capacités ou possibilités de développement. Ces germes sont, du côté corporel comme du côté spirituel, en partie nobles, conduisant de manière ascendante vers le perfectionnement, en partie non nobles, ennemis de vie, conduisant de manière descendante vers la médiocrité et la destruction. Les germes nobles doivent

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

3. Ces livres paraissent, par leurs titres complémentaires, inciter au contrôle de la chambre à coucher par l’État.

se fortiﬁer dans la lutte contre les non nobles, se développer et si possible s’en libérer » (cité dans *Scilicet*, 1973, p. 310). Son entreprise éducative vise avant tout l’enfant durant ses premières années et ses pré­ceptes éducatifs sont fondés sur la coercition. Il préconise contre la maladie et comme thérapeutique tranquillisante, antispasmodique et antistimulante, les clystères (lavement à l’aide d’une seringue). Il conçoit l’enfant comme une « petite plante fragile » vis-à-vis de laquelle il revient à l’éducateur « d’écarter soigneusement [...] chaque trace, chaque germe de mauvaise herbe en voie de se montrer » (cité dans *Scilicet*, 1973, p. 311). Il associe la bonne tenue physique à la droiture morale et met au point un appareil qui maintient l’enfant assis en posture droite. Entre autres sujets, il aborde celui de la sexualité humaine qu’il réduit essentiellement à sa fonction reproductrice. Il écarte de celle-ci toute notion de plaisir, de sen­sualité et de volupté, qu’il rend responsables de la ruine de « la force et la grandeur originelle du genre humain, dans son ensemble » (cité dans *Scilicet*, 1973, p. 313). L’enfant doit être informé « entre quatre yeux [...] du plus substantiel de l’acte de procréation » (cité dans *Scilicet*, 1973, p. 320) et rien n’est dit au garçon qui lui permette de se situer par rapport au plaisir. Finalement, notons qu’à propos de la religion, tout en promouvant l’éducation d’un régime strict quant à sa pratique, il indique que « le mot religion ne doit pas rester ﬁxé à l’oreille et à la bouche mais le sens élevé, l’esprit du mot doit pénétrer et se marier à l’esprit. La révélation interne et la révélation externe (la raison dans son plein développement) sont deux rayons qui s’approchent d’autant plus l’un de l’autre qu’ils sont puriﬁés par l’ensemble des hommes de ce qui leur est inhérent, jusqu’à ce qu’enﬁ n ils se rencontrent en un point, le point de la fusion complète » (cité dans *Scilicet*, 1973, p. 316)4. Voilà pour un aspect de la notion de rayons, mais on peut se demander si les rayons dont il sera question dans les Mémoires n’ont pas à voir avec les courroies de la gymnastique du père imposée à ses enfants.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

1. La fonction paternelle doit normalement initier l’enfant à la vie sociale dans la famille par des règles appropriées. Dans la famille du psychotique, ces règles sont souvent inexistantes ou avec des excès sans rapport avec les règles sociales en vigueur. Lacan écrit : « Le père n’est pas simplement le générateur. Il est aussi celui qui possède de droit la mère, et en principe, en paix. Sa fonction est centrale dans la réalisation de l’Œdipe, et conditionne l’accession du ﬁls — qui est aussi une fonction, et corrélative de la première — au type de la virilité. Que se passe-t-il si un certain manque s’est produit dans la fonction formatrice du père? Le père a pu avoir effectivement un certain mode de relation tel que le ﬁls prend bien une position féminine, mais ce n’est pas par crainte de la castration. Nous avons tous connu de ces ﬁls délinquants ou psychotiques qui prolifèrent dans l’ombre d’une personnalité paternelle de caractère exceptionnel, d’un de ces monstres sociaux qu’on dit sacrés. Ce sont des personnages souvent très marqués d’un style de rayonnement et de réussite, mais d’une façon unilatérale, dans le registre d’une ambition ou d’un autoritarisme effrénés, parfois d’un talent, d’un génie [...] Supposons que cette situation comporte précisément pour le sujet l’impossibilité d’assumer la réalisation du signiﬁant père au niveau du symbolique. Que lui reste-t-il? Il lui reste l’image à quoi se réduit la fonction paternelle. C’est une image qui ne s’inscrit dans aucune dialectique triangulaire, mais dont la fonction de modèle, d’aliénation spéculaire, donne tout de même au sujet un point d’accrochage, et lui permet de s’appréhender sur le plan imaginaire. Si l’image captatrice est démesurée, si le personnage en question se manifeste simplement dans l’ordre de la puissance et non dans celui du pacte, c’est une relation de rivalité qui apparaît, l’agressivité, la crainte, etc. Dans la mesure où le rapport reste sur le plan imaginaire, duel et démesuré, il n’a pas la signiﬁcation d’exclusion réciproque que comporte l’affrontement spéculaire, mais l’autre fonction, qui est celle de la capture imaginaire. L’image prend en elle-même et d’emblée la fonction sexualisée, sans avoir besoin d’aucun intermédiaire, d’aucune identiﬁcation à la mère ni à qui que ce soit. Le sujet adopte alors cette position intimidée que nous observons chez le poisson ou le lézard. [...] L’aliénation est ici radicale [...] Cette véritable dépossession primitive du signiﬁant, il faudra que le sujet en porte la charge et en assume la compensation, longuement, dans sa vie, par une série d’identiﬁcations purement conformistes à des personnages qui lui donneront le sentiment de ce qu’il faut faire pour être un homme. C’est ainsi que la situation peut se soutenir longtemps, que, des psychotiques vivent compensés, ont apparemment les comportements ordinaires considérés comme normalement virils, et tout d’un coup, mystérieusement, Dieu sait pourquoi, se décompensent. [...] Une grande perturbation du discours intérieur, au sens phénoménologique du terme, s’accomplit, et l’Autre masqué qui est toujours en nous, apparaît tout d’un coup éclairé, se révélant dans sa fonction propre. Car cette fonction est la seule qui retient alors le sujet au niveau du discours, lequel tout entier, menace de lui manquer et de disparaître » (Lacan, 1955-1956, p. 230-231).

En tout cas, Niederland nous sensibilise à la question : « En dehors de l’éducation rigide de type militaire qui fut son lot dès la plus tendre enfance, il semble que Schreber (Daniel Paul) ait été contraint de se soumettre complètement — et de s’abandonner — à une position passive envers un père dont le sadisme était à peine occulté sous le couvert d’idées médicales, réformatrices, religieuses et philanthropiques. La présence patente d’impulsions homicides chez le père est attestée par un dossier médical découvert par Baumeyer (1956). Non seulement Schreber père avait inventé une série d’instruments de contention fort singuliers destinés à ses enfants [...] mais les nombreuses preuves que j’ai découvertes dans ses pro­pres écrits démontrent clairement qu’il avait également instauré un « système scientiﬁque » sophistiqué de pressions physiques et mentales permanentes, savamment entrecoupées de phases d’indulgence; suite méthodique de terreur soigneusement entretenue, alternant avec des séquences compensatoires de bonté séductrice, le tout combiné à des règles rituelles qu’il avait, en tant que réformateur, incorporées à son projet missionnaire fondé sur la toute-puissance de la culture physique. » (William G. Niederland, 1979, p. 230-231). Dans les *Mémoires d’un névropathe*, Han Israëls relève deux allusions à son éducation par son père : « Peu d’hommes ont été élevés dans des principes moraux plus sévères que je ne le fus; et peu se seront imposés autant que je le ﬁs, je peux le dire, et notamment dans leur vie sexuelle, une rete­nue aussi conforme à ces mêmes principes » (p. 229). L’autre allusion apparaît dans un contexte délirant. « On (les âmes des conjurés) pratiquait quasiment tous les jours, et c’est toujours le cas actuellement, que je sois en promenade au jardin ou que je me tienne dans ma chambre, des miracles de chaud et de froid [...] ainsi, par exemple, envoi de froid aux pieds et de chaud à la ﬁgure [...] ces miracles ne m’ont pas beaucoup dérangé car je suis endurci depuis ma jeunesse au froid et au chaud » (p. 147). Mais on peut trouver ça et là dans le texte des passages d’allusions à des douleurs d’étirements ou de contractures qui, pour quelqu’un qui a fait le moindrement d’entraînement physique, ne peut faire autrement qu’évoquer le souvenir des pendant et après de cet entraînement : étirement des muscles, douleurs concomitantes et subséquentes. Daniel Paul Schreber parle du « miracle de l’oppression thoracique » inﬂigé à lui par les séides du démoniaque Fleschig. Venant des miracles de Dieu (inévitablement Dieu le père), « du fait des miracles, périodiquement adviennent toutes sortes d’accès douloureux (surtout chaque fois que Dieu se retire); ces accès surviennent presque sans exception brusquement, et puis ils disparaissent quasiment de même, peu de temps après. À côté des symptômes déjà signalés, adviennent entre autres des douleurs ischiatiques, des crampes dans les mollets, des phénomènes de paralysie, une brusque sensation de faim, etc. Il n’était pas rare par le passé que surviennent lumbago et maux de dents [...] Aujourd’hui encore, j’ai affaire à des douleurs de tête ininterrompues [...] peu comparables aux maux de tête ordinaires. Ce sont des douleurs d’arrachement ou d’étirement, qui surviennent aux moments où les rayons arrimés aux terres s’efforcent de se dégager de moi lorsque la volupté d’âme a dépassé une certaine intensité. D’ailleurs, à force de se répéter, le miracle de hurlement qui se produit presque simultanément à ces moments-là me cause également un très désagréable ébranlement dans la tête. [...] Ces brusques et incessantes alter­nances de mon état font [...] que toute mon existence traîne après soi la marque de la folie. » (*ibid*., p. 121). De fait, les appareils conçus par le père de Schreber (Israëls, 1986, p. 116, p. 138-140) comportent des courroies qui, notamment, s’accrochent à la tête et à diverses parties du corps. L’auteur des *Mémoires* parle aussi du « miracle du mal aux cheveux » (avec sensations de tiraillement et d’arrachement) qu’on a rapproché par le redresseur de tête mis au point par le père : dès que l’enfant cessait de garder la tête haute (le port ﬁer), il avait les cheveux tirés (*ibid*., p. 115-116). Daniel Paul Schreber mentionne aussi, dans son expérience psychotique, une « étrange machine à corseter la tête » par laquelle il se sentait la tête dans un étau, ce qui nous fait penser à un casque à mentonnière inventé par le père. Le père avait aussi mis au point un *Geradehalter*, ingénieux dispositif inventé pour obliger les enfants à garder le dos droits à leur table de travail.

Le père avait aussi mis au point des courroies destinées à obliger les enfants à conserver, durant leur sommeil, la seule position correcte selon lui. Véritables machines de torture aux­quelles peut-être on pouvait abandonner dans la solitude celui qui devait compléter ses exercices. Il est plausible, vraisemblable et très probable que le père ait logiquement éprouvé et appliqué ces appareils à ses enfants pour les mettre au point. Ces éléments peuvent permettre de faire l’hypothèse (non expressé­ment conﬁrmée par le texte des *Mémoires*) d’une parenté entre les cordages du père et les rayons divins. Pour paraphraser Lacan, un tel père tyrannique ne pouvant être symbolisé, il réapparaît dans le réel sous forme d’hallucination au moment de la décompensation psychotique.

Quant à la relation du président avec sa mère, on a des indications qu’elle appliquait la sévérité de son mari à l’alimentation. Il fallait enseigner à l’enfant l’art du renoncement. Ainsi, « que la mère ou la bonne mangent tout ce dont elles ont envie, tout en tenant le bébé dans les bras, peu importe que le bébé crie ou pleure, il ne lui sera pas accordé aucune miette en dehors des repas normaux pris à heure ﬁxe » (White, 1979).

Lacan nous rappelle que, dans les *Mémoires d’un névropathe*, « dans toute l’œuvre de Schreber, son père n’est cité qu’une fois. C’est à propos de son œuvre la plus connue, sinon la plus importante, qui s’appelle *Manuel de gymnastique de chambre*. [...] La seule fois où il nomme son père, c’est au moment où il va voir dans ce bouquin si c’est bien vrai ce que lui disent les voix quant à l’attitude typique qui doit être celle de l’homme et la femme, au moment où ils font l’amour. Avouez que c’est une drôle d’idée d’aller chercher ça dans un *Manuel de gymnastique de chambre*. Chacun sait que l’amour est un sport idéal, mais tout de même5»

Le 10 novembre 1861, le père de Daniel Paul Schreber meurt âgé de 53 ans d’une perforation d’ulcère à l’intestin. Daniel Paul a 19 ans. Trois ans auparavant, son père avait reçu accidentellement une échelle de fer sur la tête. Il souffrait de maux de tête chroniques. Il s’était assombri et souffrait d’une névrose obses­sionnelle grave avec impulsions homicides.

**2. Histoire personnelle**

Daniel Paul Schreber naît en juillet 1842. Son père est âgé de 34 ans, et sa mère de 27 ans. Son enfance est régie par le strict programme d’éducation de son père. Il devient docteur en droit puis président de la Cour d’appel de Saxe. En 1878, à l’âge de 36 ans, il épouse une jeune femme âgée de 21 ans. Entre 1878 et 1884, elle fait six fausses couches (rapportées à tort par Schreber dans ses *Mémoires* comme étant survenues entre 1885 et 1893). En 1884, il tombe malade pour la première fois. Il connaît une période de rémission entre 1885 et 1893. Il explique que « ce fut huit années de bonheur assombries seulement par la déception renouvelé de [leurs] espérances de voir un jour [leur] union bénie par la venue d’un enfant » (Schreber, 1975, p. 45). Il fait une rechute et est de nouveau interné. En février 1900, durant son interne­ment au Sonnenstein, Daniel Paul commence la rédaction de ses *Mémoires*. En 1902, il est libéré de son internement et il publie ses *Mémoires* en 1903. Il semble alors n’entrevoir d’autres aspirations sociales que se retirer pour témoigner, notamment par ses écrits, des miracles divins sur lui. La même année, il adopte une jeune ﬁlle âgée de 13 ans. En 1907, il fait une nouvelle rechute et il est admis déﬁnitivement à l’asile psychiatrique de Leipzig Dosen. Au cours de cette même année, quelques mois avant sa rechute, sa mère meurt à 92 ans et sa femme souffre d’une attaque d’apoplexie qui se résout en aphasie. Son état physique et son état mental se détériorent. Il meurt le 14 avril 1911 à l’âge de 68 ans. Son épouse ne lui a pas donné d’héritier mâle, la lignée des Schreber s’éteint alors dans la psychose de Daniel Paul et avec sa mort.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

5. Lacan poursuit : « Si humoristique qu’en soit le mode d’abord, cela doit tout de même vous mettre sur la voie [...] de ce qui résulte d’un certain manque au niveau du signiﬁ ant. » (Lacan, 1955-1956, p. 320).

**3. Histoire de la maladie**

3.1. PREMIER ÉPISODE DE « MALADIE DES NERFS »

En 1884, à 42 ans, Schreber, juge au Tribunal de grande instance de Chemnitz, se présente comme candidat du Parti national-libéral aux élections au Reichstag6. Les élections ont lieu le 28 octobre, il est battu par 5 762 voix contre 14 512. Quelques mois plus tard, à la suite de ce qu’il identiﬁe comme un « surmenage intellectuel », il tombe malade pour la première fois et il est admis à la clinique des maladies mentales de Leipzig, dont le directeur est le professeur Flechsig. Il y passe six mois. Le diagnostic posé alors est celui d’hypocondrie et on note une « hérédité chargée » et on suspecte une syphilis (Baumeyer, 1956). Schreber identiﬁe sa maladie comme « maladie des nerfs ». Il raconte qu’il ne nota aucun inci­dent qui toucha la sphère surnaturelle à ce moment7. Après sa rémission il garde vis-à-vis du professeur Flechsig un sentiment de grande reconnaissance.

3.2. DEUXIÈME ÉPISODE DE MALADIE DES NERFS : ENTRÉE DANS LA PSYCHOSE

En juin 1893, on lui annonce sa nomination prochaine comme président de chambre à la Cour d’appel du Land de Dresde. Cette fonction de la plus haute instance juridique comparable à celle du président de la Cour suprême du Canada suppose que la décision rendue de ce lieu est ﬁnale et sans appel, jugement ultime. De plus, il est nommé à une période particulière où l’uniﬁcation législative de la Prusse et de l’Alle­magne en 1879 commande un remaniement juridique au niveau du Code civil pour l’Empire allemand. Les experts qui y travaillent se heurtent à de grandes difﬁcultés. La commission spéciale formée pour ce faire ne remet qu’en 1879 les résultats de ses travaux, qui ne seront pas acceptés. Il faudra donc tout reprendre en 1891. Il n’existe pas de tradition juridique germano-prusse, il faut donc en partie inventer par moments, créer de toute pièce un fondement juridique. Schreber entre en fonction le 1er octobre 1893. Il se trouve à diriger des juges qui sont de plusieurs années ses aînés. Entre-temps, il rêve qu’il est à nouveau malade, que sa « maladie des nerfs » recommence. Il lui vient aussi une idée dans un état de demi-sommeil qui le laisse perplexe et avec une impression étrange : « tout de même ce doit être une chose singulièrement belle que d’être une femme en train de subir l’accouplement8 ».

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

1. La politique peut apparaître, pour l’individu sujet à la psychose, comme une façon de rétablir un ordre bouleversé de l’univers (voir plus loin la question du délire de Daniel Paul Schreber).
2. « Rien ne ressemble autant à une symptomatologie névrotique qu’une symptomatologie pré-psychotique. » (Lacan, Jacques, 1955-1956, p. 216). C’est de ce point de vue qu’un diagnostic de structure constitue l’acte indispensable de l’analyste chevronné avant l’acceptation d’un patient en analyse.
3. L’expérience psychotique se présente chez Schreber, comme souvent chez les psychotiques, sous forme d’une expérience de découverte ou révélation d’une faille dans l’ordre de l’univers et d’une élection du sujet pour la résoudre. Ainsi, l’entrée de l’individu dans la psychose suppose un moment où, à l’occasion d’une expérience émotionnelle particulière, se manifestent simultanément à lui, précisément élu pour cette révélation, un ordre de l’univers et une faille menaçante introduite dans cet ordre. Cela est particulièrement présent dans le texte de Schreber, où les deux chapitres présentent la problématique en jeu, avant qu’il n’aborde le récit au jour le jour de ses mésaventures et de sa « geste ». Le chapitre I se termine sur cette phrase : « L’ordre de l’univers tout entier apparaît donc dans son ensemble comme une « construction prodigieuse » devant le sublime de quoi, à mon sens, toutes les représentations que se sont for­gées au cours de l’histoire les hommes et les peuples de leurs relations avec Dieu, s’estompent dans le lointain. » (*ibid*., p. 34). Et le chapitre II s’ouvre par : « Or, récemment s’est produit dans cette « construction prodigieuse » une faille qui présente un lien des plus étroits avec mes destinées personnelles. » Dans ce qu’il nous dit, on voit que le psychotique est un être élu, appelé à une mission qui vise ultimement à réparer la faille dans l’ordre de l’univers, soit comme sauveur, soit comme responsable de cette faille et, à ce titre, soit par son héroïsme, soit par son sacriﬁ ce, il peut réparer cette faille.

Dans sa tâche à la Cour d’appel, il préside un conseil de cinq juges, dont l’âge dépasse le sien jusqu’à vingt ans. À son avis, à l’ambition d’acquérir la reconnaissance de ses pairs s’ajoute cette situation vis-à­vis de ses aînés qui rend sa tâche très lourde. Il souffre alors de surmenage intellectuel, d’insomnie et ce, plus particulièrement vers la ﬁn octobre et le début novembre. Il commence à entendre des craquements dans les murs qu’il attribue d’abord à des souris mais ce sont des craquements qui se reproduiront à d’in­nombrables reprises par la suite et qu’il identiﬁera dans ses *Mémoires* comme l’effet de miracles divins. Pour Schreber, il s’agit d’un but inexpliqué de ce pouvoir miraculeux qui consiste à l’empêcher de trouver le sommeil. En novembre, il se rend à la clinique du professeur Flechsig. Son insomnie le conduit au désarroi et il tente dès le début de cette nouvelle rechute de se suicider. Sous l’avis de son médecin, il est alors conduit à une maison de santé. Les médecins notent à son sujet qu’il se plaint que son cerveau se ramollit et qu’il craint de mourir bientôt. Des idées morbides (par exemple, il se tient pour mort et en état de putréfaction) l’assaillent et l’absorbent complètement à un point tel qu’il ne répond plus aux sollicitations de son entourage et peut demeurer des heures en état de stupeur hallucinatoire. Il est à ce point torturé par ses idées qu’il cherche aussi à se donner la mort à plusieurs reprises, entre autres en tentant de se noyer dans l’eau du bain ou en réclamant du cyanure pour mettre ﬁn à ses souffrances. Sa musculature faciale est agitée de tics et on observe une agitation marquée des mains. Son regard angoissé est dirigé au loin. Il refuse de prendre toute nourriture et on doit le nourrir de force. Il coupe court à toute conversation et exige qu’on le laisse seul. Il ne peut se livrer à aucune occupation, refuse d’aller à la selle obstinément ou encore se souille. Il souffre d’insomnie et son sommeil est très agité.

Durant son séjour dans cette maison de santé, Schreber identiﬁe une période importante dans l’expé­rience de sa maladie, qu’il situe autour du 15 février 1894, lorsque sa femme entreprit un voyage en dehors de la ville. Une nuit fut décisive pour ce qu’il appelle son « effondrement spirituel », et durant cette seule nuit, il dit avoir eu un nombre inhabituel de pollutions nocturnes, sans doute une demi-douzaine. Pour lui, c’est dès ce moment que des collusions avec des forces surnaturelles, notamment de raccor­dement de nerfs que le professeur Flechsig avait branchés sur lui, se manifestent pour la première fois. À son avis, par le truchement de ses nerfs, sans être présent personnellement, Flechsig lui parlait. Dans son rapport avec le professeur Flechsig, il a l’impression que les intentions de ce dernier à son égard ne sont pas pures puisqu’il constate qu’il ne le regarde plus dans les yeux. Il se trouve dès lors assailli par un ensemble de phénomènes dont des hallucinations auditives, visuelles et kinesthésiques, qu’il identiﬁe comme des phénomènes de l’au-delà qui, tout en lui révélant l’existence de cet au-delà, lui enseignent l’organisation de l’ordre de l’univers et les desseins de Dieu. À maintes reprises au cours de son ouvrage, Schreber mentionne sa crainte de perdre la raison et soupçonne que certains phénomènes dont il fait l’expérience visent justement à le rendre imbécile et trouvent leur cause dans ce rapport particulier qu’il entretient avec l’au-delà par la voie de ses nerfs surexcités9. \_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

1. L. Niederland (1951) écrit que cet homme au mariage sans enfants pour des raisons inconnues, éprouve une terreur pathogène chaque fois qu’il est confronté à adopter un rôle masculin et paternel, comme lorsqu’il se présente aux élections (où il n’est pas certain que sa maladie n’ait pas commencé avant le moment même du scrutin) et comme lorsqu’il occupe la fonction de président de la Cour suprême. Ainsi, le « surmenage » par lequel Schreber explique l’arrivée de sa maladie ne serait pas tant dû à sa tâche qu’à l’anxiété rattachée à la signiﬁcation masculine et paternelle des fonctions qu’il occupait. De son côté, Lacan (1956-1957), qui a lu Niederland, écrit : « [...] les déterminations initiales de la psychose de Schreber sont à rechercher dans les moments de déclenchement des différentes phases de sa maladie. Vous savez qu’il a eu vers l’année 1886 une première crise [...] il avait alors [...] présenté sa candidature au Reichstag. Entre cette crise et la seconde, soit pendant huit ans, le magistrat Schreber est normal, à ceci près que son espoir de paternité n’a pas été comblé. Au terme de cette période, il se trouve accéder d’une façon qui est jusqu’à un certain point

Après un certain temps, les médecins de Schreber constatent que leur patient semble sortir de sa torpeur pour exprimer plus clairement « un délire fantastique systématisé » (Schreber, 1975, p. 302). Il devient par moments très agité et adopte un comportement paradoxal où il répond selon toute vraisemblance à des hallucinations (visuelles, auditives et cénesthésiques). Il rit bruyamment, grimace face au soleil, crie des injures et des menaces souvent presque en hurlant ou bien se montre des plus courtois et ouvert aux médecins avec lesquels il peut converser adéquatement. Graduellement, son sommeil se rétablit. Toutefois, il est surpris à certains moments à se contempler à demi nu affublé d’objets de toilette féminine, convaincu qu’il se transforme en femme. À côté de son délire se maintiennent inaltérées ses facultés intellectuelles, sa mémoire et son orientation spatio-temporelle.

**4. Le délire**

Selon Schreber, il lui aurait été révélé que l’âme humaine serait contenue dans les nerfs10. Le pouvoir d’attraction des nerfs de certains humains en regard de l’au-delà varie énormément. Et Dieu, dont les rayons communiquent avec l’univers terrestre, préfère commercer avec les cadavres et évite dans la mesure du possible tout commerce avec les vivants dont le pouvoir d’attraction pourrait mettre en péril l’ordre de l’univers. À cela, Schreber constate : « L’idée d’une *force d’attraction* qui serait le propre de certains corps humains ou même qui serait le propre

-------------------------------

qui le hausse à une responsabilité, non tout à fait entière, du moins plus pleine et plus lourde que toutes celles qu’il aurait pu espérer, ce qui nous donne le sentiment qu’il y a une relation entre cette promotion et le déclenchement de la crise. En d’autres termes, dans le premier cas, on met en fonction le fait que Schreber n’a pu satisfaire son ambition, dans l’autre, qu’elle a été comblée du dehors, d’une façon qu’on entérine presque comme imméritée. On accorde à ces deux événements la même valeur déclenchante. Que le président Schreber n’ait pas eu d’enfant, on en prend acte pour assigner à la notion de paternité un rôle primordial. Mais on pose en même temps que c’est parce qu’il accède ﬁ nalement à une position paternelle que du même coup, la crainte de la castration revit chez lui, avec une appétence homosexuelle corrélative. Voilà ce qui serait directement en cause dans le déclenchement de la crise, entraînerait toutes les distorsions, les déformations pathologiques, les mirages, qui progressivement vont évoluer en délire. Assurément, que les personnages masculins de l’entourage médical soient d’emblée présents [...] et viennent successivement au centre de la persécution très paranoïde qui est celle du président Schreber, montre assez leur importance. C’est pour tout dire, un transfert [...] lié de façon singulière à ceux qui ont eu à prendre soin de lui » (Lacan, 1955-1956, p. 40-41). Lacan ajoute pus loin : « Voyez à quel moment de sa vie la psychose du président Schreber se déclare. À plus d’une reprise, il a été en situation d’attendre de devenir père. Le voilà tout d’un coup investi d’une fonction considérable socialement et qui a beaucoup de valeur pour lu — il devient président à la Cour d’appel. Je dirai que dans la structure administrative dont il s’agit, il s’agit de quelque chose qui ressemble au Conseil d’État. Le voilà introduit au sommet de la hiérarchie législatrice, parmi les hommes qui font des lois et qui ont tous vingt ans de plus que lui — perturbation de l’ordre des générations. À la suite de quoi? D’un appel exprès des ministres. Cette promotion de son existence nominale sollicite de lui une intégration rénovante. Il s’agit en ﬁn de compte de savoir si le sujet deviendra, ou non, père. C’est la question du père [...] » (*ibid*., p. 360). Lacan résume ainsi ce qui se passe au début de la psychose. « Il y a d’abord quelques mois d’incubation pré-psychotique où le sujet est dans un état profondément confusionnel. C’est le moment où se produisent les phénomènes de crépuscule du monde, qui caractérisent le début d’une période délirante. Vers la mi-mars 1894, il est entré dans la maison de Flechsig. À la mi-novembre 93, commencent les phénomènes hallucinatoires, les communications verba lisées qu’il attribue à des échelons divers de ce monde fantasmatique, fait de deux étages de la réalité divine, le royaume de Dieu antérieur et le royaume postérieur, et de toutes sortes d’entités qui sont dans la voie d’une résorption plus ou moins avancée de la réalité divine » (*ibid*., p. 246).

1. Le début du premier chapitre du livre de Schreber commence ainsi : « L’âme humaine est contenue dans les nerfs du corps; profane, je ne puis en dire davantage sur leur nature physique, sinon que ce sont des formations d’une ﬁnesse extraordinaire — comparables aux ﬁls de soie les plus ténus —, et c’est sur leur faculté d’être stimulés par les impressions d’origine extérieure que repose la vie spirituelle de l’homme dans son ensemble. Les nerfs sont alors portés à des fréquences vibratoires qui produisent les sensations de plaisir et de désagrément d’une façon qu’on ne peut expliquer plus avant; ils ont la propriété de conserver le souvenir des impressions reçues (mémoire humaine) et le pouvoir en même temps de disposer les muscles du corps qu’ils habitent à n’importe quelle activité, par la tension de leur énergie volontaire. [...] Une partie des nerfs ne sert qu’à enregistrer les impressions des sens (nerf de la vue, de l’ouïe, du toucher, de la volupté, etc.) et ne sont donc aptes à transmettre que des sensations de lumière, de bruit,

d’un corps humain unique — c’est mon cas — et qui pourrait s’exercer à des distances aussi fantastiques, pourrait paraître tout à fait absurde à la considérer de façon absolue, c’est-à-dire si on se contentait de l’assimiler à un agent purement mécanique, et si on raisonnait par analogie avec les forces naturelles que nous connaissons par ailleurs. En tout état de cause, qu’une force d’attraction soit à l’œuvre, c’est là pour moi un fait tout à fait incontestable. Le phénomène deviendra peut-être plus accessible et plus saisissable à la compréhension humaine si on se représente que les rayons sont des êtres animés et qu’il s’agit, parlant de cette force d’attraction, non d’une force agissante mécanique, mais de quelque chose d’analogue aux ressorts psychologiques. « Attirant », cela désigne en effet pour les rayons ce qui les intéresse. La chose évoque donc ce que chante Goethe dans son Pêcheur : « Moitié elle l’entraîna par le fond et moitié il sombra » (Schreber, 1975, p. 27). Par cette force d’attraction unique dans le genre humain, les rayons furent attirés et l’ordre de l’univers devint tributaire de cette association singulière avec les nerfs du président Schreber. Il en résulta un « état de fait attentatoire à l’ordre de l’univers ». Dieu, être animé qui ne comprend rien au genre humain et aux intentions individuelles positives de Schreber à l’égard de l’ordre universel, menacé par cet état de fait attentatoire que constitue ce raccordement des nerfs du président aux rayons divins, est conduit par une pulsion d’autoconservation à chercher à abolir la force d’attraction unique dans l’histoire de l’humanité qui le lie trop fortement par les nerfs à cet être vivant.

Par ailleurs, ce bouleversement dans l’ordre de l’univers se trouva d’autant plus en péril que survint une mobilisation extérieure des nerfs de Schreber par nul autre que le Pr. Flechsig. Ce moment crucial crée « une faille » dans cette « construction prodigieuse » qu’est l’ordre de l’univers. Dans une lettre ouverte adressée au Professeur Flechsig qu’il publie bien des années plus tard, Schreber demande si celui-ci, durant son séjour à sa clinique, n’aurait pas par hasard mené des expériences sur sa personne. Les voix et son expérience de la maladie l’amènent à se convaincre de l’existence d’une « commande exercée » par le système nerveux du professeur

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

de chaud et de froid, de faim, de volupté et de couleurs, etc.; d’autres nerfs (les nerfs de l’entendement) reçoivent et conservent les impressions mentales et, en tant qu’organes de la volonté, donnent à l’ensemble de l’organisme de l’homme l’impulsion nécessaire aux manifestations de sa prise sur le monde extérieur. Il semble en outre que la situation soit telle que *chaque nerf de l’entendement pris séparément puisse représenter l’ensemble de l’individualité spirituelle de l’homme*, que sur chaque nerf de l’entendement se trouve pour ainsi dire inscrit la totalité des souvenirs [...] » (p. 23). On comprend que ces nerfs, en quelque sorte plus ou moins immatériels dans leur subtilité, ont peu à voir avec la science biologique du temps de Schreber, ni avec la théologie de l’époque d’ailleurs. En effet, Schreber écrit quelques paragraphes plus loin que « Dieu, avant tout, n’est que nerfs, non corps; il est, comme qui dirait, apparenté à l’âme humaine. Les nerfs de Dieu ne sont pas cependant, comme dans le corps humain en nombre limité, mais à l’inﬁ ni sinon éternels. » (*ibid*., p. 24).

De plus, il énonce qu’« Entre le Dieu et le ciel étoilé existe une relation intime. Je n’oserais pas décider si on peut se croire autorisé à dire vraiment que Dieu et le monde étoilé sont une seule et même chose, ou si l’on doit se représenter la totalité des nerfs de Dieu comme s’étendant encore au-delà et derrière les étoiles, et considérer donc les étoiles et en particulier notre soleil comme de simples stations sur lesquelles l’énergie miraculeuse du Dieu créateur fait relais pour franchir la distance jusqu’à notre terre [...] » (idem).

De là, Schreber aboutira vite à adapter à cette vision la théorie physique de l’attraction universelle inhérente à la gravitation des astres. On constatera que néanmoins, dans cette vision, nous nous retrouvons quelque part qui ne correspond ni aux mondes physique et biologique et spirituel connus socialement à cette époque. Ainsi, selon Schreber, « La semence masculine contient un nerf du père et s’unit avec un nerf pris au corps de la mère en une unité nouvelle. Cette unité nouvelle — l’enfant-avenir — fait donc réapparaître de nouveau le père et la mère » (*ibid*., p. 24) et « Dieu n’est pas, assurément, et n’a jamais été l’être d’absolue perfection que la plupart des religions reconnaissent en lui. [...] Dieu ne connaît l’homme vivant que de l’extérieur [...] » (*ibid*., 41).

On chercherait en vain longtemps le statut ontologique de ce que Schreber appelle les « vestibules du ciel ». Dans la mesure où les nerfs seront chez Schreber la façon dont l’Autre (ici Dieu, puis le professeur Fleishig) prend contrôle de lui, ils correspondent à la notion d’« objet interne » développé par Willy Apollon, Danielle Bergeron et Lucie Cantin dans « Le traitement de la psychose » (revue *Mental*, 1996, p. 39).

sur son système nerveux. Il argumente sur l’existence d’une telle commande et demande au professeur de conﬁrmer ses hypothèses. À son avis, les expériences du pro­fesseur Flechsig sur sa personne, à l’origine thérapeutiques, ont consisté par l’hypnose ou la suggestion à entrer en contact avec ses nerfs. À travers cette relation psychique qui s’est installée à l’insu de Schreber, le professeur aurait été témoin d’un endoctrinement de l’au-delà qui s’exerçait sur la personne de son patient. La curiosité scientiﬁque l’aurait alors poussé à poursuivre ses expériences jusqu’à ce que cela lui paraisse trop angoissant et qu’il décide de briser toute relation psychique avec Schreber. À son insu, et à cette occasion, une fraction de ses propres nerfs aurait été soustraite de son corps puis, par voies sur­naturelles, serait montée au ciel à titre d’« âme examinée ». Et, selon Schreber, pour les âmes, cette pra­tique de tenir en otage le système nerveux d’une personne contre sa volonté est inadmissible et appelée « meurtre d’âme ». Mais, pour Schreber, toute la genèse de cette histoire actuelle où il est victime d’une tentative de « meurtre d’âme » trouve ses assises dans une partie qui se joua autour des noms Flechsig et Schreber, « sans que probablement ces noms spéciﬁassent aucun individu particulier de ces familles » (Schreber, 1975, p. 35), donc autour des lignées11. Une âme aurait été livrée à une autre, dans le but de

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

11. La généalogie est un élément essentiel de l’ordre de l’univers. Lacan n’écrit-il pas que « Les mythologies visent à l’installation, à la tenue debout de l’homme dans le monde — et lui font savoir quels sont les signiﬁ ants primordiaux, comment concevoir leurs rapports et leur généalogie. [...] C’est la généalogie des signiﬁants, pour autant qu’elle est essentielle à un être humain pour s’y reconnaître. [...] C’est grâce à ses mythes que le primitif s’y retrouve dans l’ordre des signiﬁ ances » (*ibid*., p. 226).

Quelques noms évoqués par Schreber et sa généalogie, qui ne lui était pas étrangère, peuvent éventuellement jeter une

lumière sur des éléments de la faille dans l’ordre de l’univers. Les mots et les noms ont une importance capitale pour le psychotique, notamment parce que souvent, le mot est pris pour la chose, et le nom pour un destin. De plus, il y a très souvent, de façon manifeste, quelque problème dans la généalogie. Notons d’abord que le premier médecin de Schreber est Paul Théodore Flechsig. Paul est un des noms de Schreber mais aussi le nom de sa mère Pauline Haas. Tout autant que le nom Daniel appartient aussi au nom du père de Daniel-Paul Schreber. Le mot Théodore, ajouté au prénom de Flechsig dans le délire, renvoie à la notion de Dieu (Théo du grec *théos* et *doros* pour don). Selon Niederland (1951), Daniel renvoie éventuellement aux mots hébreux *Dan* (juge) et *El* (Dieu), à être entendu comme une menace à deux tranchants comme *Fürchtergott*.

Dès le chapitre II, avant même d’aborder son cheminement personnel (ce qu’il fera au chapitre III), Schreber situe la nature de la faille dans l’univers de la façon suivante. Il lui faut postuler qu’« un meurtre d’âme a nécessairement dû être perpétré; or, si par le passé, Flechsig était désigné comme l’instigateur premier du meurtre d’âme, actuellement, depuis déjà un certain temps, on veut, dans l’intention de retourner la situation, me faire passer à mes propres yeux pour celui qui a commis ce meurtre d’âme; ainsi en suis-je venu à supposer qu’autrefois, entre les familles Flechsig et Schreber, pour des générations anciennes, a dû se produire un événement qu’il faut bien qualiﬁer de meurtre d’âme; j’ai, de même, sur la base d’autres données, acquis la conviction qu’un meurtre d’âme a été derechef tenté sur moi par quelque parti, à l’époque où ma maladie nerveuse avait semblé prendre un tour difﬁcilement curable » (*ibid*., p. 36).

Il s’agirait donc d’une lutte de prestige entre deux grandes familles. « Dans les deux familles, certains noms se signalent plus particulièrement à l’attention, notamment dans la famille Flechsig, en dehors du professeur Paul Théodore Flechsig, un certain Abraham Fürchtergott Flechsig, et un certain Daniel Fürchtegott Flechsig qui avait dû vivre à la ﬁn du XVIIIe siècle [...] En tout cas, j’ai longtemps été raccordé nerveusement avec le professeur Paul Théodore Fleschig et avec Daniel Fürchtergott Fleschig [...] et j’ai eu dans le corps des fractions de l’âme de chacun d’eux » (idem).

Niederland (1951) attire l’attention sur la généalogie délirante de Flechsig, construite avec les noms de la lignée réelle de Schreber, Gottfred, Gottlieb, Furchtergott, Daniel surtout qui s’y transmet de père en ﬁls et dont il donne le sens en hébreu, pour montrer dans leur convergence vers le nom de Dieu (Gott) une chaîne symbolique importante à manifester la fonction du père dans le délire. Schreber partage un nom avec Fleschig (Paul), et peut-être faut-il chercher dans ce nom de Paul, l’allusion au nom de la mère (Paulina) qui peut le rendre éligible à la position féminine dont il sera question plus tard. Il faut noter aussi que le père de Schreber s’appelait Daniel Gottlieb. Le frère aîné de Schreber s’appelait Daniel Gustave, il était juge selon certaines sources et expert-chimiste auprès des tribunaux selon d’autres, et, souffrant de psychose évolutive, il s’est suicidé par balle. (Voir la note pour l’édition française du livre de Paul Daniel Schreber.) D’après Israëls (p. 172), un de ses informateurs écrit que « Pauline Schreber raconta à ma mère que Gustave (qui était comme son cadet, un juriste de tout premier ordre) allait être nommé à un poste très élevé à Berlin lorsqu’il se suicida ». Daniel Paul lui-même tomba une première fois malade parce qu’il n’a pas été élu de son peuple, mais la deuxième fois, il tomba malade pour avoir été élu à un poste suprême de juge après Dieu. Donc deux frères jumeaux de profession. La préoccupation du suicide est d’ailleurs très précoce chez Daniel Paul au cours du deuxième épisode de sa maladie, qui est vraiment le premier épisode franchement psychotique.

Quant à la généalogie présentée dans les *Mémoires d’un névropathe*, particulièrement du côté des Fleschig, elle est ﬁctive et il semble évident que la famille Schreber ait exigé certaines coupures dans ce livre pour qu’il puisse être publié. Ainsi, on lit, en page 53 des Mémoires : « Je traiterai ici tout d’abord de quelques événements concernant certains autres membres de ma famille, événements qui pourraient être en rapport avec le meurtre d’âme dont on fait l’hypothèse de départ [...] (La suite du chapitre, impropre à la publication, a été retranchée à l’impression) ». Voir aussi les pages 366 et 367 (Jugement de la cour d’appel royale de Dresde en date du 14 juillet 1902).

Est-ce que les noms mentionnés au chapitre II peuvent nous apprendre quelque chose sur la psychose de Schreber? Il nous parle d’abord, au premier paragraphe, d’une partie qui se joue autour des noms Flechsig et Schreber. En allemand, Schreber est une contraction de Schreber, qui veut dire « scribe, auteur, écrivain, copiste, commis aux

écritures ». Nous croyons qu’il s’agit là d’un premier signiﬁant important dans le discours parental préexistant à la naissance du futur président Schreber. Le père de Daniel Paul devint réputé par ses écrits sur la gymnastique médicale et la mission que semble s’être donné Daniel Paul est de témoigner par son livre même si cette mission n’est pas explicite, et semble plutôt liée à son intention de se réinsérer socialement (voir l’introduction). Flechsig n’existe pas comme tel dans le dictionnaire allemand, mais en matière de proximité de sonorité, on trouve ﬂessig (studieux, appliqué).

Au deuxième paragraphe du chapitre II, on fait mention notamment du Faust de Goethe. Selon Kate Jung, née Metsch, « Enrinnerungen an alt Leipzig und die Grossmama (Pauline) Schreber (geb. Haase) », 1907, transcription s.d., s.l. et cité par Israëls, la mère de Daniel Paul, Pauline Haase aimait raconter que ses parents avaient vécu quelques années devant la maison de Goethe et elle montrait souvent aux enfants les fenêtres de la chambre du célèbre écrivain, dont la sonorité du nom est voisine avec celle de gott (dieu).

Au quatrième paragraphe (p. 36), Schreber évoque les noms suivants dans la famille des Fleschig, noms qui lui sont fournis par les voix (p. 37) :

* le professeur Paul Théodore;
* Abraham Füchtergott Fleschig;
* Daniel Füchtergott Fleschig.

Il faut relever ici les prénoms Paul, Daniel et Abraham, ensuite la portion Füchter du deuxième nom et la portion gott du

deuxième nom des deux derniers noms.

- Le prénom Paul renvoie donc au médecin de Schreber ici nommé mais à l’auteur des Mémoires lui-même, mais aussi à sa mère Pauline (Paul-ine).

- Le prénom Daniel renvoie au père de l’auteur des Mémoires et à l’auteur lui-même, mais aussi au prophète Daniel de la Bible. Un prophète est un être élu, souvent lui-même sans enfants : un être élu par Dieu pour dénoncer (juger) et annoncer tant la punition que la rédemption. On se rappellera aussi de l’épisode de Daniel dans la fosse aux lions. Quant à Abraham, il n’y en a pas dans les deux familles, et il faut penser au fait que Schreber évoque la Bible à quelques endroits de façon implicite ou explicite dans les deux premiers chapitres. Au chapitre I, il dit (p. 30) que si les Allemands sont le peuple élu d’aujourd’hui, ce fut jadis les Juifs (p. 29). Il parle des « rayons de Jéhovah » (p. 32) et du fait que le Dieu inférieur (Ahriman) s’occupait des peuples originairement bruns (les sémites) et le Dieu supérieur, Ormuzd, des races primitivement blondes (les peuples aryens). Cette bipartition des races avec leurs dieux évoque les deux grandes familles en parallèle et peut-on ignorer qu’historiquement, les Juifs ont toujours constitué pour les nationalistes allemands une cible de choix à la fois admirée et persécutée. Quoiqu’il en soit, le nom Abraham indique pour toute personne née dans le judaïsme ou le christianisme, un point tournant dans l’histoire du peuple élu, puisque initialement, Abraham à qui Dieu avait promis postérité, avait marié une femme stérile. Qui plus est, lorsque par miracle, elle enfanta, Dieu voulut vériﬁer la foi d’Abraham en lui demandant de sacriﬁer son unique ﬁls, Isaac. Un homme cultivé comme Schreber savait ça. Abraham est donc un prénom qui représente la menace pour la postérité du peuple de Dieu, question cruciale pour l’auteur des Mémoires qui, dans ses évocations artistiques, réfèrent au Crépuscule des dieux de Richard Wagner, opéra qui raconte la ﬁn de la généalogie du peuple des dieux germaniques.

Que dire des prénoms? Il y a d’abord *Furchte*. Le mot le plus près dans le dictionnaire allemand est le nom *Fürcht* qui veut dire « peur, crainte » et le verbe *Fürchten* qui veut dire « craindre ». Et *Gott* veut dire « Dieu ». *Füchtergott* veut dire « qui craint Dieu ». Mais il faut dire que le Fleschig qui n’a pas le prénom Fürchtergott a comme autre prénom *Théodore* (Théo-dorum), qui veut dire

s’arroger une vie terrestre plus longue et s’approprier le fruit des efforts intellectuels de la victime aﬁn de s’assurer une sorte d’immortalité. Les voix que Schreber entend dénoncent une crise aux Royaumes divins, un « meurtre d’âme » originaire a dû être perpétré. Les « âmes examinées » qui envahissent les cieux deviennent une menace réelle pour Dieu et l’univers. Schreber cherche stratégiquement par son corps et son âme à restaurer cet ordre de l’univers bouleversé par ces « âmes examinées », entre autres celles du Pr. Fleschig et d’un autre médecin, qui se fractionnent et deviennent de multiples obstacles au déroulement harmonieux des œuvres célestes. Ainsi, il envisage pendant un moment de maintenir son corps constamment au repos prévoyant qu’il « serait plus facile d’attirer à bas les âmes examinées, pour les faire s’engloutir intégralement dans [son] corps, en sorte qu’au ciel soit rétablie incontestée la toute-puissance de Dieu » (Schreber, 1975, p. 126). Malgré la pureté des intentions du président Schreber à l’égard de Dieu et de l’ordre de l’univers, les rayons de Dieu qui le pénètrent tentent stratégiquement de rompre la liaison avec ses nerfs, force d’attraction menaçante qui a instauré un état de fait attentatoire à l’ordre de l’univers, dans l’espoir de restaurer l’harmonie céleste. Nous pouvons déduire à la lecture de ses *Mémoires* que trois solutions sont privilégiées pour rétablir l’ordre de l’univers. Deux d’entre elles visent à rompre le raccordement nerveux aux rayons divins. La troisième solution opte plutôt pour sa transforma­tion en femme et sa fécondation divine aﬁ n d’assurer un renouvellement de l’humanité après la destruction préalable de celle-ci pour rétablir l’ordre universel.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

« don de Dieu ».

Que vient faire le *Gott* ici dans les noms? Schreber évoque le « crépuscule des dieux » de Wagner (Die Gotter­dammerung), comme en parallèle du crépuscule des Schreber comploté par les Fleschig. On ne peut ignorer que la particule « Gott » fait partie des prénoms du père, du grand-père et de l’arrière-grand-père paternels de Schreber, ainsi disparaît au niveau de sa génération : le crépuscule des dieux. Il n’y aura pas de postérité Schreber, pas plus que de Gott-quelque chose Schreber.

– Le père, médecin et écrivain célèbre à propos de la gymnastique, avait comme prénom Daniel Morritz Gottlieb

(p. 385 dans le livre de Schreber). Or lieb veut dire « amour » et Gottlieb veut dire quelque chose comme « aimé de Dieu », correspondant au nom Amadéus ou, en français, Amédée. Si on retient *Gottlob* (comme Israëls dans Schreber père et ﬁls), lob veut dire « louange », de sorte que ça peut vouloir dire « qui loue Dieu ».

– Le grand-père s’appelle Godhilf Schreber, qui veut dire « aidé de Dieu ».

– L’arrière-grand-père s’appelle Daniel *Godfried* Schreber, qui veut dire « qui a la paix de Dieu ».

L’évocation du crépuscule des dieux de Wagner Die Gotterdamerung, des Flesching ayant le nom Fuchtergott, n’est pas sans évoquer non seulement une sorte de divinisation des personnages (gott = dieu en allemand), mais ne peut-on pas supposer que quelque part en lui, Daniel Paul Schreber est conscient des noms de Dieu dans sa propre généalogie, mais que ces noms s’arrêtent à son palier, qu’il y a un crépuscule des dieux. Nous sommes donc portés à croire qu’avec

le signiﬁ ant *Schreber-schreiber*, le signiﬁant *gott* est déterminant dans le discours parental qui précède la naissance même de Daniel Paul Schreber. Qu’en est-il des dieux Ahriman et Ormuzd? Notons d’abord que dans Ahriman, il y a pour un Allemand le son man, qui veut dire « homme, mari », ce qui n’est pas neutre pour notre écrivain qui sera bientôt la femme de Dieu. Ahriman et Ormuzd sont les divinités suprêmes dans une religion masdéenne, vieille religion iranienne réformée par le prophète Zoroastre mentionné également par Schreber et appelé aussi Zarathoustra (voir *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche) qui vécut au sixième siècle de notre ère. Cette religion se caractérise par un manichéisme, où Ahriman représente le principe du mal, à l’opposé d’Ormudz (connu aussi sous le nom d’Ohrmazd) qui représente le principe du bien. Elle se caractérise aussi par la haute conscience du bien et du mal, et la conscience du choix moral. Ahriman chez Schreber s’intéresse aux peuples sémites, et Ormuzd aux peuples aryens (entendre aussi paradoxalement Ahriman vs aryen — Arish en allemand). Israëls ne parle pas de ça mais, selon un auteur cité par lui, Ormuzd serait un anagramme de Morritz, un des prénoms du père de Daniel Paul.

Schreber parle à un moment d’Odin et Thor que les voix lui désignent. Le premier est un autre nom de Wotan, le dieu germanique archaïque repris par Wagner dans le Crépuscule des dieux, dieu de la guerre, mais aussi le dieu de la poésie et de l’écriture runique (c’est-à-dire en vieux caractères germaniques), alors que Schreber parle, quelques lignes plus loin, de la langue de dieu comme étant une sorte d’allemand archaïque doublé d’euphémisme. À noter aussi que Schreber a taquiné la poésie à l’occasion. Il est aussi un magicien rusé. Quant à Thor (aussi Tor), c’est le dieu germanique de la température, de la pluie, de la foudre et éventuellement, ce qui va avec la température, de la fertilité. C’est aussi un dieu guerrier luttant contre des géants (voir aussi les géants dans l’Ord du Rhin de Wagner.

La première solution tient à ce que le président se suicide, sa mort rompant automatiquement le pouvoir d’attraction qui s’exerce par ses nerfs sur les rayons divins. Il s’agit d’une solution radicale en contradiction avec la vie12.

La deuxième solution consiste plutôt à tendre à le rendre imbécile et, à ce sujet, Schreber témoigne que « Dieu ne peut se défaire de l’idée que, chaque fois qu’il [lui] arrive de ne penser à rien [...] c’est que l’abrutissement (idiotie) s’est emparé de [lui] » (Schreber, 1975, p. 202). Il ajoute que « L’idée [qu’il a] été submergé par l’abrutissement est à ce point ancrée, et le degré d’idiotie qu’on [lui] prête est si grand, que de jour en jour, on doute toujours davantage [qu’il soit] encore capable de reconnaître les personnes de [son] entourage, [qu’il] puisse avoir la plus petite idée sur les phénomènes naturels les plus banaux sur les objets, objets d’art ou objets usuels, etc., et on doute même que de façon générale [il] sache encore qui [il est] ou qui [il a été] » (Schreber, 1975, p. 202-203).

Schreber nous dit être contraint au « jeu continu de la pensée ». Il explique qu’on le force à penser sans relâche, sans repos. Les voix le harcèlent continuellement et lui posent des questions telles : « à quoi donc est-ce que vous pensez là, à l’instant même? ». Dès que l’activité de sa pensée se trouve suspendue, Dieu tient aussitôt ses facultés intellectuelles pour mortes et la destruction de sa raison achevée, moyennant quoi, il se donne à lui-même toute latitude de se retirer. Schreber dit que ses nerfs ne peuvent se sous­traire lorsque viennent des propositions interrogatives ou des pensées inachevées. Les voix le question­nent inlassablement à propos de tout ce qui se passe dans sa tête. Il nous parle également de moyens défensifs, comme le piano et la lecture, avec lesquels il réussit tant bien que mal à faire taire les voix.

Néanmoins, il parle de l’effet de stimulation intellectuelle qu’a exercé sur lui le jeu de ce qu’il appelle « la contrainte à penser » : « [...] ces conjonctions sans suite qui faisaient intrusion dans mes nerfs et qui exprimaient les liens de la causalité où toutes autres relations circonstancielles : « pourquoi parce que », « pourquoi parce que je », « si ce n’est que », « au moins », elles m’obligeaient littéralement à réﬂéchir sur quantité de choses à côté desquelles les gens passent négligemment, et elles contribuaient par là même à un approfondissement de ma pensée » (Schreber, 1975, p. 189).

Finalement, à propos de la troisième solution, Schreber constate que depuis le moment du raccordement de ses nerfs aux rayons divins, soit depuis que cet état de fait attentatoire à l’ordre de l’univers s’est instauré, « tout ce qui se passe se ramène à [lui] » (Schreber, 1975, p. 215). Le nouvel état universel a bouleversé le cours naturel des choses, son corps et son entourage sont des lieux « miraculés » où tout geste, toute pensée, toute parole ou encore tout événement sont dictés par des forces surnaturelles. Et, pour le président, « [il] y a à nouveau sur notre Terre génération spontanée, depuis que s’est instauré un état de fait attentatoire à l’ordre de l’univers, alors que depuis des milliers et des milliers d’années il n’avait plus été question sur notre astre de génération spontanée ». Il déﬁnit ce qu’il entend par le phénomène de « génération spontanée »

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

12. Néanmoins, comme nous l’avons mentionné déjà, Schreber a tenté au moins deux fois de se suicider au début de sa maladie.

comme une création par voie de miracle divin, sans procréateur (comme ce qui a dû se produire lors de la création de la vie sur la Terre par Dieu selon des sources bibliques et reli­gieuses). Il constate jour après jour l’apparition (la création) d’animaux par la voie de miracles divins. Par exemple, il parle d’insectes miraculeux qui apparaissent spontanément autour de lui. Au même moment où se produisaient ces miracles de génération spontanée sur la Terre, Schreber est informé par les Voix qu’une nouvelle race d’hommes fait son apparition sur un astre éloigné. Cette nouvelle race humaine se désigne comme des « hommes nouveaux faits d’esprit Schreber » d’une taille inférieure à celle des humains terrestres et vénère comme un « saint national » nul autre que Schreber dont le corps et plus particulièrement la région de ses organes génitaux est l’abri de leur « dieu ».

D’autre part, le commerce intime permanent qu’il entretient avec les rayons divins crée une situation dont le déroulement immanent à l’ordre de l’univers prévoit l’éviration (transformation en femme) pour le renouveau de l’espèce dans le cas d’une catastrophe cosmique qui mènerait à la destruction inéluctable du peuplement de la Terre (comme c’est le cas du fait du bouleversement perpétré par les « âmes exa­minées » dans les Royaumes divins, Dieu se voyant dans l’obligation d’anéantir le genre humain dans un but totalement égoïste d’autoconservation). Il s’agit donc ici de la troisième solution plus en accord avec la nature fondamentale des rayons divins, soit la « création ».

Cependant, cette troisième solution ne va pas de soi pour un homme et Schreber y résiste. Schreber écrit au début du chapitre XIII de ses *Mémoires* : « Le mois de novembre 1895 marque un tournant capital dans l’histoire de ma vie, et désormais, je n’allais plus donner le même sens aux conﬁgurations de mes pers­pectives d’avenir ». Il rapporte, à propos de la perspective d’éviration, qu’après avoir « cru devoir, par un sursaut de mon sentiment de l’honneur viril, m’y opposer résolument, [...] la volupté d’âme devint si forte que j’en conçus [...] l’impression d’avoir un corps de femme. [...] Or, désormais, indubitablement, j’avais pris conscience de ce que l’éviration était, que je le veuille ou non, un impératif absolu de l’ordre de l’uni­vers et, *à la recherche d’un compromis raisonnable*, il ne me restait plus qu’à me faire à cette idée d’être transformé en femme. L’éviration devait naturellement avoir pour suite rien moins que ma fécondation par les rayons divins en vue de la génération d’une nouvelle race d’hommes. Le tournant que je pris fut faci­lité en ceci que j’étais convaincu qu’en dehors de moi, le genre humain, sous ses espèces réelles, avait disparu de la surface de la Terre » (Schreber, 1975, p. 150). Or, en ce mois de novembre 1895, Schreber a l’âge que son père au moment de sa mort au mois de novembre 186113.

Toutefois, l’« âme examinée » du Pr. Fleschig, qui avait en quelque sorte la prescience d’un tel déroule­ment immanent à l’ordre de l’univers, complota à la faveur d’une interprétation ambiguë de l’éviration à venir chez Schreber. Ainsi, alors que le président sentait dans son corps les nerfs de la volupté féminine s’introduire, Dieu, fortement inﬂuencé par l’âme examinée du Pr. Fleschig, devint complice ou instigateur d’un plan : la disposition de Schreber à l’éviration permit à Dieu de songer à livrer le corps de celui-ci à l’encan pour quelque profanation sexuelle, telle une « putain féminine », pour ensuite le « laisser en plan », soit dans un état de putréfaction. De cette façon, Dieu pourrait se délivrer autrement de la force d’attraction des nerfs de Schreber.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

13. Lacan notera que, chez l’homme dont la psychose se chronicise, on rencontre souvent le phénomène du « pousse-à-la­femme ».

Le destin d’être métamorphosé en femme par les pouvoirs divins, infamante humiliation à son orgueil viril, quelles que soient les intentions célestes, fut plus facilement accepté par le président en autant qu’il était convaincu durant une période que l’univers entier s’était effondré et qu’il était le seul survivant, entouré d’images d’hommes qu’il désigna comme des « hommes bâclés à la six-quatre-deux ». Mais, après quel­que temps, il dut se rendre à l’évidence que l’univers qui l’entourait, « considéré de l’extérieur » (Schreber, 1975, p. 81), n’avait pas disparu, ce qui par ailleurs ne remit aucunement en question qu’une « modiﬁca­tion intérieure profonde » s’était néanmoins accomplie.

Durant une période, il est à ce point convaincu que son corps est l’objet d’une métamorphose sexuelle qu’il dit être prêt à subir un examen médical pour qu’on vériﬁe ses « allégations » qu’on dit délirantes à savoir que son « corps tout entier est parcouru des pieds à la tête de nerfs de la volupté, comme cela ne se rencontre que s’agissant d’un corps de femme adulte, alors que chez l’homme — que je sache — les nerfs de la volupté sont uniquement localisés à une zone circonscrite au sexe et à son voisinage immédiat » (Schreber, 1975, p. 224). Mais, bien que son corps soit le lieu d’une volupté féminine issue des nerfs fémi­nins « intromiraculés » en lui, après un temps, il ne tient plus comme irrévocable l’accomplissement total de l’éviration. Il demeure soumis à l’expérience de l’éviration sans que celle-ci s’accomplisse totalement. Il explique que le bouleversement céleste conséquent à l’intrusion des âmes examinées en ces lieux divins a profondément modiﬁé le déroulement attendu. Ainsi, il explique : « À la vérité, je tiens encore à ce jour cette solution de l’éviration pour la plus incontestablement accordée à ce qu’il en est de l’essence la plus intime de l’ordre de l’univers. L’éviration dans un but de renouveau de l’humanité a vraisemblablement été réellement pratiquée dans un grand nombre de cas sur notre Terre ou sur d’autres astres, au cours des premiers cycles de l’histoire de l’univers. [...] Mais dire que maintenant, dans les conditions *contraires* à l’ordre de l’univers qui se sont instaurées du fait des dispositifs inaugurés par Dieu et dont la mise en place a été motivée par la conduite des âmes examinées [...], une éviration réelle puisse encore actuellement intervenir, cela, je m’y risquerai d’autant moins que j’ai eu précisément à revenir depuis sur la conviction que j’avais par le passé, selon laquelle l’humanité avait complètement disparu de la surface de la Terre. Possible, donc, vraisemblable même, que les choses en restent jusqu’à la ﬁn de mon existence à ces ébauches soutenues de féminité; et que ce soit en tant qu’homme, qu’avec la mort je doive ﬁnalement quitter la place » (Schreber, 1975, p. 234-235). Ainsi, bien que son expérience demeure le témoin le plus incontestable que l’éviration fut antérieurement accompagnée de la destruction de l’humanité pour rétablir l’ordre universel lorsque Dieu se sentait menacé, elle ne peut plus maintenant se dérouler en accord avec ces plans célestes, en raison des manœuvres des âmes examinées14.

Il achève son document en s’interrogeant sur sa mort et sur la poursuite de l’univers après sa mort (donc sur sa succession puisque l’univers est tributaire de son existence). Il conçoit d’abord que du fait que son corps soit l’objet de miracles incessants et renouvelés, il ne peut mourir que de dégénérescence. Quant au destin de l’univers, il entrevoit qu’une fois sa mort advenue, les hommes devront alors se concerter pour rétablir l’ordre de l’univers qui se trouvera bouleversé avec la perte de cet homme qui jusque-là avait assumé seul un tel travail. \_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_  
14. Lacan, autour d’un passage des Mémoires de Schreber, écrit : « Le thème unique de fantasme de grossesse domine, mais en tant que quoi? En tant que signiﬁant – le contexte le montre – de la question de son intégration à la fonction virile, à la fonction de père. On peut noter qu’il s’est arrangé pour épouser une femme qui avait déjà un enfant, et avec laquelle il n’a pu avoir que des relations insufﬁsantes. Le caractère problématique de son identiﬁcation symbolique soutient toute compréhension possible de l’observation » (Lacan, 1955-1956, p. 192).

Cette expérience leur permettra alors dans un après-coup de reconnaître en Schreber celui qu’il fut réellement et qu’on avait toujours pensé comme le délirant malade. Aussi, il avait déjà noté à propos de son livre : « D’ores et déjà, je considérerais comme une grande victoire de ma subtilité dialectique de pouvoir, grâce au présent travail qui semble parti pour prendre les proportions d’un ouvrage scientiﬁque, obtenir un résultat et un seul : celui d’éveiller chez les médecins le doute et celui de provoquer chez eux un hochement de tête; se pourrait-il qu’il y eût, après tout, quelque chose de vrai dans ce qu’on convenait d’appeler mon délire et mes hallucinations? » (Schreber, 1975, p. 118).

L’expérience du bouleversement de l’ordre universel partagée par l’humanité entière à la suite de son décès permettra que son livre soit considéré autrement que comme le témoignage délirant d’un malade des nerfs. Ses « *Mémoires* [...] devraient un jour devenir une source importante de connaissances pour l’édiﬁcation d’un système religieux tout à fait neuf [...] » (Schreber, 1975, p. 158). Ainsi, il termine en afﬁr­mant : « Je tiens pour possible, et même pour probable, que l’évolution future de mon histoire personnelle — à savoir, et la reconnaissance de la sphère de mes idées religieuses, et le poids des raisons qui en imposent pour la véracité de ces idées — entraînera dans les croyances religieuses de l’humanité un bouleversement sans précédent à travers l’histoire » (Schreber, 1975, p. 238). Nous pouvons entendre dans cette afﬁrmation ﬁnale du président Schreber une nouvelle solution qui résout pour lui le dilemme d’une mort sans descendance (rappelons qu’il portait la charge entière d’assurer la transmission du nom Schreber de sa lignée, son frère aîné s’étant suicidé sans descendance). En effet, cette solution, qui se trouve à être l’aboutissement d’un délire qui s’est élaboré et transformé tout au cours de son séjour en psychiatrie, garantit qu’il peut mourir sans descendance pour assurer la transmission du nom de sa lignée puisque ce nom demeurera éternellement vivant dans la mémoire de chaque homme étant donné son importance pour la spiritualité à venir du genre humain15.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

1. Sigmund Freud (1911) considère la psychose comme une névrose narcissique dans laquelle la libido investie sur soi prédomine sur celle investie sur un objet extérieur. Par ailleurs, chez Schreber, Dieu serait un « symbole sublimé » de son père, médecin éminent, fondateur d’une école de gymnastique thérapeutique. La subdivision entre un Dieu supérieur et un Dieu inférieur traduirait le père et le frère aîné de Schreber. Freud considère que l’essence de la paranoïa tient à un rapport homosexuel à ces deux personnages, et que le délire de Schreber est une construction pour se défendre du fantasme refoulé d’un désir homosexuel. Un tel fantasme n’aurait pas cet impact sans une fragilité de l’individu reliée à son vécu durant les phases du développement psychosexuel, notamment la phase auto-érotique. Le persécuteur ici est un autre médecin ayant un haut statut social, directeur d’une clinique, le neurologue Flechsig. Schreber ne l’a pas encore rencontré lorsqu’il a ses premiers symptômes, d’allure plutôt dépressive. Le mécanisme psychique de défense mobilisé ici est la projection. Il s’agit d’un processus psychique par lequel un fait, une émotion ou un désir est déplacé et localisé à l’extérieur de l’individu qui en est le siège, sur une autre personne ou dans le monde. Selon Freud, dans la paranoïa, ce mécanisme prend la forme suivante : « Moi, un homme, j’aime un homme », ce qui est subjectivement insupportable et l’énoncé se transforme en sa négation plus tolérable par la conscience : « Je ne l’aime pas, je le hais ». Puis, pour que cela soit encore plus tolérable par la conscience intervient une inversion des individus : « il me hait » et « c’est pour ça qu’il me persécute ». La projection permet de protéger la conscience du désir homosexuel. Chez Jacques Lacan (1966, 1981), c’est le concept de forclusion qui est apporté en éclairage. La fonction paternelle, ou métaphore paternelle, désignée sous le terme Nom-du-Père, résulte de la reconnaissance par une mère non seulement de la personne du père, mais surtout de sa parole, de son autorité, c’est-à-dire de la place qu’elle réserve à la fonction paternelle symbolique dans la promotion de la loi. Chez le paranoïaque, cette fonction est inopérante. Il y a forclusion du Nom-du-Père. La psychose se déclenche chez Schreber lorsqu’il est appelé à remplir une fonction symbolique d’autorité de haut niveau, ce qui l’amène à éprouver des phénomènes hallucinatoires et à développer une « métaphore délirante » destinée à donner du sens à ce qui n’en a pas pour lui.

**Références bibliographiques**

BEAUMEYER, (1956). « The Schreber Case », *International Journal of Psychanalysis*, n° 1.

CHEMAMA Roland (dir.) (1993). *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse.

DEVREESE, Daniel, ISRAËLS Han et Julien QUACKELBEEN (1986). *Schreber inédit*, Paris, Seuil.

FREUD Sigmund (1911) « Remarques psychanalytiques sur l’autobiographie d’un cas de paranoïa », dans *Cinq psychanalyse*s, Paris, PUF, 1954, p. 263-321.

*Schreber, father and son*, 1986, par Nicole Sels, Paris, Seuil.

LACAN, Jacques (1955-1956). *Le séminaire, livre III : les psychoses*, Seuil, Paris, 1981.

LACAN, Jacques (1966). « Du traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 531-583. NIEDERLAND, William G. (1979). « Le monde miraculé de l’enfance de Schreber » dans *Le Cas Schreber*, édité par E. Prado de Oliveira, Paris, Presses Universitaires de France, p. 227-259.

NIEDERLAND, William G. (1951). « Three Notes on the Schreber Case », *Psychoanalytical Quarterly*, *XX*, p. 579­-591.

SCHREBER, Daniel Paul (1975). *Mémoires d’un névropathe*, coll. « Points », n° 177, Seuil, Paris.

ÉCOLE FREUDIENNE DE PARIS, 1973.« Une étude : la remarquable famille Schreber », *Scilicet*, n° 4, coll. Le champ freudien, Éditions du Seuil, Paris, p. 287-321.

WHITE, Robert Brown (1979). « Le conflit avec la mère dans la psychose de Schreber » dans *Le Cas Schreber*, édité par E. Prado de Oliveira, Paris, Presses Universitaires de France, p. 356-398.